

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

Discussion à la suite de la communication de M. Bouis : « Le dépeuplement de la France »

Journal de la société statistique de Paris, tome 73 (1932), p. 315-319

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1932__73__315_0

© Société de statistique de Paris, 1932, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques

<http://www.numdam.org/>

II

DISCUSSION

à la suite de la communication de M. Bouis :

“ Le dépeuplement de la France ”

M. le président remercie M. Bouis de son très intéressant travail sur la question du dépeuplement des campagnes, qui, bien qu'elle ait donné lieu déjà à de nombreuses discussions, n'en reste pas moins intéressante.

Il a insisté sur l'exode rural général et en a montré les causes particulières.

Ce qui donne un caractère vraiment grave à cette question, c'est la faiblesse relative de la natalité qui ne permet pas la compensation de cet exode; toutefois cette baisse de natalité commence à s'atténuer, et on peut fonder sur ce fait quelque espoir pour l'avenir.

M. Jean BOURDON. — La communication de M. Bouis traite trois problèmes :

1° L'exode rural. Il se manifeste dans tous les pays de civilisation occidentale, déterminé par les progrès du machinisme dans l'agriculture, où il réduit le besoin de main-d'œuvre, et dans l'industrie, où il remplace les artisans de village par des ouvriers d'usine concentrés dans les villes. On ne peut l'empêcher, mais seulement l'atténuer ou tout au moins éviter de l'accélérer artificiellement. En lui-même il n'est pas un mal : si un million de Français quitte la campagne pour la ville, cela ne change pas le total des Français. Il n'est grave que par ses conséquences : elles sont de tous ordres, mais les conséquences démographiques seules peuvent être examinées ici;

2° L'excès des décès sur les naissances entraîne par lui-même une diminution de la population générale. Il faut le distinguer soigneusement de l'exode rural auquel il s'est ajouté dans beaucoup de campagnes;

3° Puisque l'exode rural enlève aux campagnes et donne aux villes des éléments jeunes, il modifie donc le chiffre de la population des unes et des autres, sa composition par âges. La natalité des villes devient plus forte, leur mortalité plus basse que ne le comporteraient leurs conditions de fécondité et d'hygiène; l'inverse s'observe dans les campagnes. Les taux rectifiés de natalité et de mortalité révèlent que, sans la composition anormale des populations, il y

aurait presque toujours en France excédent des naissances à la campagne et des décès en ville. Les villes anglaises, a dit M. Bouis, étant industrielles, présentent une forte natalité. Disons qu'elles la présentaient jadis, car leur natalité s'est effondrée — comme celle de certaines villes industrielles françaises, et de la généralité des villes industrielles allemandes, suisses, etc.

Le général Raynal demande à M. Bouis de bien vouloir faire connaître sur quelles bases a été établi le chiffre de 250 millions d'individus que M. Bouis vient d'indiquer pour l'essaimage total de la Grande-Bretagne, chiffre qui lui paraît personnellement très exagéré.

Si l'on entend par essaimage le chiffre des émigrants, on constate que le pays qui a absorbé la très grande majorité de ces émigrants, les États-Unis d'Amérique en a reçu en 110 ans (1821-1930) un peu moins de 9 millions (1). C'est au maximum à 6 millions que l'on peut évaluer le nombre des émigrants partis à destination du Canada, de l'Australie (2), de l'Afrique du Sud. Pour tous les autres pays, l'émigration ne s'est chiffrée que par quelques dizaines de mille pour chacun d'eux (3). En définitive, moins de 16 millions d'Anglais, d'Irlandais, et d'Écossais ont quitté le Royaume-Uni de 1821 à 1930. Or, avant 1921, l'émigration qui ne s'est réellement intensifiée qu'avec le développement des lignes de paquebots à vapeur, était toujours demeurée très faible. Le général Raynal ne saurait indiquer de chiffre précis pour le XVIII^e siècle et le début du XIX^e, mais, d'après les considérations ci-dessus, il estime que l'émigration totale de la Grande-Bretagne doit être inférieure à 20 millions de personnes.

Si l'on prend comme mesure de l'essaimage, non plus le chiffre des émigrants, mais le chiffre de leurs descendants actuels, dans leurs nouvelles patries, on arrive sans doute à un total bien élevé, mais encore loin d'être de l'ordre de 250 millions.

Sur les 110 millions d'habitants de race blanche des États-Unis, c'est au plus 60 millions qu'on peut considérer comme descendants des émigrants du Royaume-Uni (4). En leur ajoutant 6 des 10 millions de Canadiens (5), la presque totalité des 6 millions et demi d'Australiens (6), des 1.500.000 Néo-Zélandais

(1) 8.286.648 immigrants provenant de la Grande-Bretagne de 1821 à 1920, 550.804 pour la période 1921-1930, soit au total 8.837.452 immigrants (*Annuaire Statistique des États-Unis de 1931*).

(2) 1.313.707 immigrants nets en Australie de 1861-1929 (*Annuaire Statistique du Commonwealth australien de 1930*).

(3) République Argentine : 57.243 immigrants de la Grande-Bretagne (1857-1917). Brésil : 18.798 immigrants de la Grande-Bretagne (1820-1919).

(4) L'*Annuaire Statistique* des États-Unis de 1931 ne fournit pas cette indication pour le recensement de 1930, mais seulement pour celui de 1920 (p. 107). A cette dernière date, sur 94.821.000 blancs, 49.869.000, soit 52,6 %, descendaient d'immigrants britanniques ou étaient nés en Grande-Bretagne; 15.489.000 étaient nés allemands ou d'ascendance germanique.

Si l'on extrapole cette même proportion de 52,6 % pour les 108.864.000 blancs recensés en 1930, on arriverait à 57.200.000 blancs provenant directement ou indirectement du Royaume-Uni. La faiblesse relative de ce chiffre n'a rien qui puisse surprendre si l'on considère que de 1821 à 1930, 26 % seulement de l'immigration a été d'origine britannique (8.837.000 sur 34.069.000 immigrants) et que ce sont les états les plus spécifiquement anglo-saxons qui accusent les plus faibles natalités.

(5) Population du Canada en 1929 : 9.934.000 (estimation officielle).

En 1921, sur 8.835.000 habitants, le recensement en dénombrait 2.453.000 d'ascendance française (27,9 %) et 4.868.000 (53,3 %) d'ascendance britannique (2.545.000 Anglais, 1.108.000 Irlandais, 1.174.000 Écossais, 41.000 divers).

(6) Population blanche du Commonwealth au 1^{er} janvier 1930 : 6.414.000 habitants (estimation officielle).

et des 260.000 Terre-Neuviens, la bonne moitié des 1.800.000 blancs de l'Union Sud-Africaine, on arrive ainsi à compter pour les pays de peuplement européen et dont l'anglais est la langue officielle, un total de 75 millions d'individus originaires du Royaume-Uni, soit par eux-mêmes, soit par leurs ancêtres. Dans les autres pays, l'Inde y comprise, le nombre des résidents anglais demeure toujours très faible (1). Entendu de cette seconde manière, le chiffre de l'essaimage anglais n'atteindrait pas aujourd'hui 80 millions.

Le général Raynal signale ensuite que les villes industrielles sont, surtout à l'heure actuelle, loin de fournir des résultats démographiques satisfaisants. En nombre de cas, elles semblent au contraire avoir offert un terrain éminemment favorable à la propagande anti-conceptionnelle. Ainsi Roubaix et Tourcoing (2), dans le Nord, Montceau-les-Mines en Saône-et-Loire, ont vu leur natalité s'effondrer irrémédiablement à la suite de quelques années de propagande néo-malthusienne. De même, en Allemagne, la Saxe, essentiellement ouvrière et naguère très féconde, accuse aujourd'hui une stérilité presque aussi inquiétante que celle de Berlin.

Il lui apparaît enfin qu'on ne saurait affirmer que les populations rurales de la France, même dans les régions considérées comme les plus prolifiques (intérieur de la Basse-Bretagne) aient fourni au cours du XIX^e siècle des excédents de naissances aussi considérables que ceux d'aucune région rurale de l'Europe. En particulier, la Posnanie, province de 29.000 kilomètres carrés, a présenté de 1890 à 1910 un excédent moyen annuel de naissances de 18 ‰, atteignant même 19 ‰ de 1905 à 1910. Jamais, à sa connaissance, un canton rural français n'a enregistré pour une telle période de résultats aussi favorables.

Abstraction faite de ces critiques de détail, le général Raynal se déclare entièrement d'accord avec M. Bouis. Comme lui, il estime qu'on ne peut songer aujourd'hui à rendre aux campagnes de France leurs anciennes densités de population.

Ces densités correspondaient en effet à des vies locales, fermées, repliées sur elles-mêmes, en un mot, à une économie maintenant périmée. Presque toute l'activité villageoise s'employait sur place à se vêtir et à se nourrir. Comme l'a souligné M. Bouis, avec la disparition de l'artisanat, avec le remplacement de la culture manuelle et extensive par la culture mécanique et intensive, les communes rurales ne sauraient faire vivre le même nombre de familles qu'autrefois et, en outre, les familles comptent moins d'enfants.

L'essor pris par les divers modes de locomotion, les réalisations continuelles de la science dans tous les domaines, ont, en effet, causé depuis un siècle une révolution sans précédent dans l'emploi de l'activité humaine.

La proportion des travailleurs occupés à la production directe des subsistances va sans cesse diminuant. Par contre, les transports, l'industrie, les services publics accaparent de plus en plus d'énergies. Pour ne citer qu'un exemple, l'automobile, née d'hier, fait aujourd'hui vivre des millions de personnes dans les contrées de civilisation européenne.

De la sorte, indépendamment de l'attraction exercée par l'existence cita-

(1) Exemples : Allemagne : 18.319 Anglais (1910). Chili : 9.845 (1907). République Argentinien : 27.692 (1914).

(2) Natalité de Tourcoing : 32 ‰ (1894-98) ; 19 ‰ (1907-08).

dine, les ruraux, en trop grand nombre dans bien des cas, ont été naturellement amenés à rechercher dans le commerce, l'industrie ou le fonctionnarisme, c'est-à-dire presque toujours dans les villes ou leurs banlieues, un travail mieux rémunéré et moins pénible que celui de la terre.

Le développement exagéré des cités, le dépeuplement des campagnes ne sont point particuliers à la France. Dans les pays neufs, même plus agricoles qu'industriels, comme le Canada ou l'Australie (1), la proportion de population urbaine est plus forte qu'en France et ne fait que s'accroître. Parallèlement le machinisme rural s'y est développé d'autant plus vite et d'autant plus intensément que la main-d'œuvre était plus rare; aussi bien avant d'y avoir atteint la densité de 25 à 40 habitants au kilomètre carré que conserve encore la plus grande partie des campagnes de France et qui semble correspondre à l'État actuel de nos cultures, la population agricole reste stationnaire et, peut-être, ne tardera pas à décroître. Même dans le Québec, la fécondité si souvent citée en exemple des Canadiens Français, s'emploie presque uniquement à augmenter les agglomérations urbaines (2) Dans le bassin du Mississipi, les États, relativement peu industriels, ne participent que pour une bien faible part à l'accroissement général (3).

Le général Raynal conclut donc en déclarant qu'étant données les caractéristiques présentes de l'évolution mondiale, on ne saurait relever la densité de la population rurale qu'en superposant à la population agricole normalement employée aux cultures actuelles une population ouvrière amenée par la création d'usines sur place, ou bien en introduisant des cultures horticoles ou maraichères qui exigent en permanence de nombreux travailleurs.

M. Rey voudrait ajouter quelques mots : il est bien d'accord avec le confrencier au sujet du dépeuplement par insuffisance de natalité, mais il est absolument indispensable de tenir compte de cet autre fait qui est la forte mortalité de la population française, due à un très mauvais état sanitaire.

Il y a, par l'amélioration de l'hygiène un nombre très important de vies à récupérer, qui peut être évalué à près de 250.000 personnes.

En particulier il importe tout particulièrement de se préoccuper de la question de l'habitation, cette habitation qui est pour l'homme un véritable vêtement qui couvre inexorablement près des deux tiers de son existence.

Les statistiques sont là pour montrer l'importance de l'hygiène, de l'assainissement des villes et des habitations, et faire ressortir l'économie de vies humaines qui pourrait résulter de l'application d'une politique du logement.

C'est grâce à cette politique que l'Angleterre et l'Allemagne présentent une mortalité aussi peu élevée.

M. Jean Bourdon reconnaît qu'il est excellent de travailler à l'assainissement

(1) Les six capitales des états du Commonwealth, véritables cités tentaculaires, renferment 49,3 % de la population (3.161.000 sur 6.414.000).

(2) Province de Québec :

1911. — Population rurale : 1.198.502 (47 %) ; urbaine : 1.328.489 (53 %).

1921. — — : 1.226.379 (42 %) ; — : 1.707.283 (58 %).

(3) États d'Iowa. — Population en 1920 : 2.404.000 ; en 1930 : 2.468.000.

Ensemble des États occupant le nord-ouest du bassin du Mississipi : en 1920 : 12.544.000 habitants ; en 1930 : 13.287.000.

L'accroissement urbain dépasse l'accroissement général ; la population agricole y a diminuée durant la dernière décade.

des villes et à la construction de maisons satisfaisantes, comme on vient de le dire, mais il serait dangereux de concevoir des espoirs exagérés. Le taux de mortalité de la France est en partie déterminé par la forte proportion des vieillards qu'on ne peut changer. Si on en fait abstraction, on trouve une mortalité rectifiée de 143 ‰ en France (1925-1927) contre 126 en Allemagne (1924-26). En réduisant sa mortalité rectifiée au taux allemand, notre pays éviterait chaque année 70.000 décès environ et non 250.000.

D'autre part, l'accroissement de population obtenu par une réduction simultanée de la natalité et de la mortalité n'assure pas l'avenir de la race. En Allemagne et en Angleterre, où elle se produit, elle fait prévoir le déclin. Les jeunes ménages anglais actuels, nés vers 1905 (1.083.000 naissances annuelles) ont donné les 737.000 naissances de 1930 qui, même si la fécondité ne continue pas à baisser, donneront 550.000 naissances vers 1955. Le public français croit que l'Allemagne constitue une force sans cesse grandissante, à laquelle il faut bien céder; les statisticiens allemands prévoient que leur population décroîtra à partir du milieu du siècle — un très grand fait qui modifiera singulièrement les rapports internationaux.

M. le président remercie ceux de nos collègues qui ont bien voulu prendre la parole.
